

Le sacrifice de Jésus-Christ et de l'Eglise

Carême 2016 ; Paris, paroisse St-Eugène

1. Les sacrifices païens et la vraie religion (1^{er} dimanche de carême, 14 février)

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit

Il vous paraîtra peut-être étrange, M. le curé, M. le vicaire, mes bien chers frères, que j'entreprenne ici de prêcher sur le sujet du sacrifice, dans une année que le Saint-Père a voulu toute consacrée à la Miséricorde. C'est qu'indépendamment de cette circonstance jubilaire, il semble que ce soit mal servir les vœux, je ne dis pas du vicaire de Jésus-Christ, mais de Jésus-Christ même, que de parler du sacrifice autrement que pour en proscrire la pratique, au nom des saints droits de la miséricorde. Voyez comme Notre-Seigneur s'anime contre les pharisiens, grands pratiquants des sacrifices, prescrits par la Loi de Moïse : *Allez donc apprendre ce que signifie : C'est la miséricorde que je désire, et non le sacrifice.*

D'où vient cette sévérité du Seigneur Jésus ? D'où vient que la miséricorde, qu'il donne ici pour la part essentielle de sa prédication, répugnerait si fort au sacrifice ? Si vous me demandez, mes frères, ce qu'est la miséricorde, je vous répondrai, avec saint Thomas, qu'elle appartient proprement à Dieu, et qu'elle se manifeste dans les rapports de Dieu avec l'homme – non point cependant avec l'homme innocent et immortel, tel que le Seigneur avait créé Adam, mais avec l'homme pécheur et souffrant, que nous sommes tous, en suite du péché de notre premier père. A l'opposé, le sacrifice est un acte de l'homme, que l'homme destine pour Dieu. Ainsi la miséricorde descend-elle du ciel sur la terre, tandis que le sacrifice monte de la terre vers le ciel. Il est, par là même, un acte de culte et de religion.

Le sacrifice toutefois se distingue de cet autre acte de culte et de religion qu'est la prière, en ce que l'homme, par le sacrifice, prétend faire quelque chose pour Dieu, et porter jusqu'au domaine de Dieu quelque chose qui ressortit d'abord au domaine de l'homme et, qui, si l'on veut, est pris sur sa richesse ; au lieu que par la prière, l'homme publie devant Dieu son indigence et sa faiblesse, et demande à Dieu, depuis sa détresse, de le favoriser de ses secours, de ses grâces et de ses bienfaits, c'est-à-dire, en un mot, de sa miséricorde.

Telle est la raison de la réprobation que le christianisme fait paraître pour le sacrifice. Demandez à saint Irénée quel est le cœur de la doctrine chrétienne : « Dieu s'est fait homme, écrit ce docteur, pour que l'homme devienne dieu. » Or, un dieu n'offre pas des sacrifices ; ce serait contraire à sa condition. En revanche, il lui appartient, justement, de faire miséricorde.

D'où les propos de Notre-Seigneur, par où il nous engage précisément à nous conduire comme Dieu lui-même : *Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux*. C'est ce que nous trouvons au chapitre 6^e de saint Luc, qui trouve son parallèle en saint Matthieu, au chapitre 5^e : *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait*.

C'est qu'ainsi que le relève saint Thomas, la perfection du Créateur éclate dans sa miséricorde [cf. Ia, q. 21, a. 3]. Comme sa toute-puissance s'accorde en lui à la souveraine bonté d'un père, il ne se laisse en rien troubler par le péché. Il sait que sa victoire sur le mal est assurée. Sa justice ne perdant rien à user de délai dans le châtement, *il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes* [Mt 5, 45]. *La charité prend patience*, dit l'apôtre [1 Co 12, 4] : elle attend le retour du pécheur. Si elle interrompt le cours de nos prospérités temporelles, ce n'est que pour élever les bons dans l'ordre de la charité, et donner au méchant l'occasion de rentrer en soi-même et de se convertir.

Vous donc, *soyez miséricordieux et parfaits, comme votre Père céleste est miséricordieux et parfait*. Mes frères, par l'oraison dominicale, nous nous adressons à lui comme à celui qui est au ciel. Ne regardons pas ce ciel de Dieu comme éloigné dans les nuées du ciel visible, dans un domaine retiré. Notre Dieu s'est fait homme : par là, selon le mot du cardinal de Bérulle, « il a fait de notre terre un ciel ». Il est le Très-Haut ; mais il a fait de nous ses enfants par le baptême. C'est son sang qui coule en nos veines, et ce bon sang ne saurait mentir. Encore un coup, *soyez miséricordieux et parfaits, comme votre Père céleste est miséricordieux et parfait*. Désirez le bien de votre prochain, se fût-il montré votre ennemi. Que cette bienveillance passe en bienfaisance. Et s'il ne convenait pas que cette bienfaisance se déclarât publiquement, confiez cependant votre frère dans la prière à votre Père commun, comme il nous y engage par la bouche de son Fils Jésus-Christ.

Voilà toute la vie chrétienne. Elle ne consisterait rien moins qu'à imiter Dieu, dans des œuvres de miséricorde, et par une bienfaisance que rien ne peut lasser à l'égard du prochain. Elle ne comprendrait d'autre acte de religion que la seule prière, par quoi le chrétien se tourne vers Dieu comme vers le dispensateur de cet Esprit Saint qui le fait se conduire en véritable Fils du Très-Haut. A l'égard de Dieu, écrivait M. de Saint-Ciran, le premier directeur de Port-Royal, « un baptisé n'a rien à faire » : c'est-à-dire, qu'il n'a rien à faire qu'à demander Dieu, et à l'accueillir, puisqu'aussi bien Dieu a promis qu'il ne se déroberait pas à la prière de ses enfants.

A ce propos, certains estiment qu'il vaudrait mieux parler de la foi chrétienne, plutôt que de la religion chrétienne. Car qu'est-ce qu'une religion sinon d'abord une pratique

humaine, qui consiste dans le culte que l'on rend à la divinité : culte dont l'hommage le plus haut est précisément le sacrifice. Si l'on suit l'étymologie de ce terme, il est l'acte par quoi l'on fait que quelque chose devient sacré, c'est-à-dire que l'homme s'y dessaisit de quelque chose de son domaine ou de soi-même, en faveur du dieu qu'il veut honorer. Mais le christianisme tient d'abord dans ce mot de Notre-Seigneur à la Samaritaine : *Si tu savais le don de Dieu*. Ce don de Dieu, c'est la foi, qui est le plus grand bien que nous ayons sur cette terre, ou plutôt en cette terre : car la foi ici bas n'est qu'un germe, mais destiné à se produire dans le ciel en fruit de gloire, après s'être épanoui dans ce monde en fleur de charité. Car aimer de charité les humains, et malgré ce qu'on rencontre en eux de malice, c'est aimer dès ce temps comme le Dieu d'éternelle gloire. *Vous avez reçu gratuitement : donnez gratuitement* dit le Christ à ses disciples [Mt 10, 8]. C'est-à-dire qu'on se dessaisit, encore un coup, de quelque chose de son domaine, de son temps, voire de soi-même ; mais ce n'est point là cependant sacrifice, mais bien miséricorde ; ce n'est point donner à Dieu, mais aux hommes que Dieu aime. Et ce n'est point donner comme homme, mais c'est donner comme Dieu : comme Dieu qui, quand il donne, est comme le soleil qui darde ses rayons : c'est-à-dire, qu'il ne retranche rien de sa substance. Eh ! quoi ? me direz-vous. Cet exercice de la charité, n'est-ce pas au contraire ce qui coûte davantage ? Il est bien vrai ; et Jésus-Christ par sa passion, et la Vierge par sa compassion, l'ont su plus qu'aucun homme jamais ne le saura. Et cependant, nous assure l'apôtre, *les souffrances du temps présent ne sont pas comparables à la gloire qui doit se révéler en nous* [Rm 8, 18]. Il est vrai qu'aux yeux des hommes, on perd sa vie en la donnant de la sorte. Mais en vérité, assure Jésus-Christ, on la sauve : c'est-à-dire que, donnant comme Dieu, on devient Dieu : perdant sur terre une vie qui ne peut que passer, on s'amasse *des trésors dans le ciel* [Mt 6, 20], que l'on possède déjà dès ici-bas par la vertu d'espérance, qui est elle aussi un don de Dieu.

Quelle part revient-il donc dans la vie chrétienne pour la pratique des sacrifices ? Aucune, certains se hâtent ici de répondre. Si par le baptême, nous sommes adoptés par le Très-Haut pour être ses enfants, de sorte que par ce côté-là, *nous sommes*, mes frères, véritablement *des dieux*, comme il nous est déclaré par Jésus-Christ lui-même au chapitre 10^e de saint Jean [v. 34], citant le psaume 81 ; certes, encore un coup, il est absurde à des dieux d'offrir des sacrifices à Dieu leur Père.

Eh ! quoi ? s'il en est ainsi, pourquoi Dieu avait-il pris soin d'enseigner à Israël, avec ce luxe d'un détail presque infini que nous trouvons au livre du Lévitique, les sacrifices à lui offrir par la main des prêtres, et la manière exacte dont les prêtres devaient les lui offrir, au désert du Sinaï, d'abord, puis dans le temple de Jérusalem, ensuite ? Dans le Nouveau

Testament, l'admirable épître aux Hébreux ne nous représente-t-elle pas la Passion de Jésus, sa résurrection et sa session à la droite du Père sous les couleurs d'un sacrifice qui monte de la terre vers le ciel ? Dans l'Eglise de Jésus-Christ, la source et le sommet de la vie des baptisés n'est-elle pas cette eucharistie que l'Eglise se plaît à appeler le « sacrifice de la messe » ? Enfin, n'enseigne-t-on pas aux chrétiens à « faire des sacrifices » et même, à faire de leur vie entière un sacrifice, d'après ce que déclare l'Apôtre saint Paul aux Romains : *Je vous exhorte, mes frères, par la tendresse de Dieu, à lui présenter votre personne tout entière en sacrifice vivant, saint, capable de plaire à Dieu : c'est là, pour vous, la manière de lui rendre un culte* [Rm 12, 1].

A ces objections, ceux qui voudraient bannir du mystère chrétien la pensée même du sacrifice répondent d'ordinaire, à la suite de Luther, que Dieu prescrit au peuple élu des sacrifices matériellement conformes à ceux des païens en vue de l'unique sacrifice de la croix, où Jésus-Christ les accomplissant tous, nous aurait par là débarrassés du soin de plaire à Dieu par l'exercice du culte, et par toute œuvre de la Loi en général. Car pensons-nous donc lui plaire autrement que par le seul titre de fils, qu'il nous confère lui-même, et par l'Esprit que lui-même répand sur nous, et qui fait que nous vivons d'une manière digne de ce titre de fils ? Pensons-nous lui plaire autrement que « par la foi seule », pour reprendre le mot du célèbre réformateur ? Aussi bien, relisez la lettre aux Hébreux : *le Christ a offert pour les péchés un unique sacrifice ; [...] par cette offrande unique, il a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il sanctifie* [He 10, 12. 14]. C'est donc un abus étrange de la part de l'Eglise romaine que de réputer les messes comme des sacrifices offerts à Dieu pour les vivants et pour les morts. C'est attenter contre l'unicité singulière du sacrifice du Christ qui, dans l'Ancien Testament, n'eut pas d'exemple, mais seulement des figures pour l'annoncer et le représenter ; et qui, dans l'Eglise du Nouveau Testament, ne saurait avoir d'imitation. Aussi faut-il considérer à cette lumière le mot de saint Paul aux Romains, et se garder de lui donner plus de portée qu'une image. Car parler de la vie chrétienne en termes de sacrifice et de culte, c'est lui faire respirer quelque chose encore de l'esprit des païens, et mal entendre la nouveauté de l'Evangile : cette révélation que « Dieu s'est fait homme, pour que l'homme devienne dieu ».

Telle est l'erreur que nous voyons s'être accréditée depuis quelques dizaines d'années jusqu'auprès de chrétiens catholiques, et dont la réfutation justifierait assez le propos de ces conférences, s'il ne nous suffisait pas de démontrer combien la tradition de l'Eglise est profonde et sage quand, depuis saint Augustin, elle envisage la Pâque du Seigneur et la Pâque de l'Eglise comme un unique sacrifice offert à Dieu par Jésus-Christ. Tant s'en faut en effet que cette œuvre du culte chrétien attente contre le mystère de la miséricorde, que l'un et

l'autre sont puissamment unis dans la Personne de Notre-Seigneur, et dans celle des disciples unis à leur Maître. Aussi bien, en matière de foi, toujours l'erreur pêche non par ce qu'elle affirme, et qui est très vrai touchant le primat de la miséricorde ; mais par ce qu'elle nie ou du moins minimise, je veux dire, le sacrifice et sa valeur dans la vie chrétienne.

Pour la combattre donc, il est bon de convenir avec elle sur ce qu'elle a de fort et de considérable ; et avant de songer à la repousser par arguments et raisons, de nous examiner d'après ce fort qu'elle relève et qu'elle possède, pour hâter notre conversion, en renversant au-dedans de nos cœurs les autels où nous offrons encore au Seigneur des sacrifices à la manière des païens, et regardons ainsi Notre Père du ciel à la manière d'une idole.

Aussi bien, la fontaine du baptême a fait jaillir en notre âme la vie nouvelle, mais non de telle manière qu'elle y ait éteint la concupiscence, je veux dire, cette inclination à un amour des créatures d'où Dieu se trouve exclu, et l'orgueil, je veux dire, cette inclination à un amour de soi jusqu'à la haine de Dieu, où Adam notre père s'est précipité pour la perte du genre humain. Notre âme a été revêtue par Dieu de l'homme nouveau, mais il lui faut encore *dépouiller le vieil homme et ses convoitises*, déclare saint Paul aux Ephésiens [Ep 4, 22]

Or, ce vieil homme est typiquement un païen, et cela se remarque dans la manière dont il offre à la divinité ses sacrifices. Si l'on veut voir la vie païenne à nous vivement représentée, il vaut la peine de la considérer dans les anciens Romains ; non pas que leur illustration dans l'histoire dût davantage retenir nos regards, mais parce qu'eux-mêmes attribuaient l'étendue de leur empire, non point tant à leur connaissance des choses de la guerre et du gouvernement, qu'à ce qu'ils étaient le peuple le plus religieux de la terre, nourrissant un clergé expert en l'art d'offrir aux dieux des sacrifices propres à leur plaire, et d'attirer par là sur la cité ces faveurs dont l'éclat a longtemps étonné l'univers.

Ces vues chez les Romains, commandèrent pour une part la vindicte dont ils poursuivirent les chrétiens, persécution dont la violence et la rage surprend encore, et cela d'autant plus, que les Romains se montraient par ailleurs toujours bienveillants à l'égard des religions nouvelles. C'est qu'ils les regardaient comme toutes capables d'accroître encore la prospérité de l'empire, en lui ménageant la faveur de dieux inconnus jusqu'alors, à qui les nouveaux dévots avaient soin d'offrir des sacrifices. Mais l'Eglise offrait à son Seigneur un sacrifice non sanglant qui, à cause de cela, nous le verrons, ne pouvait passer aux yeux des païens pour un véritable sacrifice. Rien à gagner pour la cité de ce côté-là, tout à perdre au contraire, puisque les chrétiens se refusaient à prendre part à un culte que leur foi leur faisait regarder comme idolâtre.

Il allait donc du salut de l'Etat d'étouffer une « superstition détestable », comme l'appelle l'historien romain Tacite. Cependant le sang des martyrs, répandu sur la terre, en fit lever cette moisson de chrétiens dont le prodige dut un jour gagner jusqu'à l'Etat lui-même, qui adopta un jour pour sienne la religion des martyrs. Mais il est bien significatif que, lorsqu'on vit pencher l'empire vers sa ruine inexorable, les auteurs encore nourris dans l'ancienne religion attribuaient cette décadence à la désuétude des sacrifices publics, et au retrait, par là, de la faveur des dieux.

On pouvait distinguer, dans la Rome antique, deux sortes de sacrifices, selon qu'ils étaient offerts aux dieux d'en bas, c'est-à-dire, aux esprits des morts demeurant sous la terre, ou bien aux dieux d'en haut. Cette distinction s'observe encore dans les religions dites primitives qui se pratiquent encore aujourd'hui.

Le propos des sacrifices offerts aux dieux d'en bas était de les satisfaire par des nourritures et par du sang. C'est là, estiment certains savants, l'origine religieuse des jeux de l'amphithéâtre, dont l'arène absorbe en effet le sang qui dégoute des blessures que se portent les combattants. Et encore aujourd'hui, dans certaines parties de l'Italie du sud, la coutume subsiste, christianisée, chez les familles, de prendre à la Toussaint un repas sur les tombes des morts, jadis dans la pensée que la nourriture qui tombait ainsi sur la terre, leur domaine, leur était agréable. A l'origine, ce n'était pas l'affection pour les parents disparus, mais bien plutôt la crainte des morts, qui présidait à cet usage. On redoutait que, faute de les satisfaire par ces offrandes, leurs esprits ne vinssent hanter les maisons des vivants, et ne les rendissent inhabitables.

C'est ainsi que l'homme païen se conçoit comme le possesseur d'un petit domaine, qui est toujours menacé par les puissances divines. Le sacrifice est pour assurer la clôture de ce petit domaine contre les incursions de ces puissances. On se dessaisit d'un bien qu'on fait passer de l'autre côté de la clôture ou de la frontière, et l'on se ménage ainsi ce que les Romains appelaient la *pax deorum*, « la paix avec les dieux » qui manifeste en réalité le souhait que les dieux nous laissent tranquilles.

Ce soin, qui préside au culte des morts, s'observe aussi dans le culte des dieux d'en haut, également redoutables. Mais il ne s'agit pas seulement de les tenir à distance. Comme ils sont maîtres du monde et de la nature, et qu'ils règlent, par exemple, l'alternance des saisons, de la pluie, du soleil et des vents nécessaires aux récoltes, les humains dépendent de leur puissance quant à la nourriture, et pour tout le cours ordinaire de leur vie. Et c'est ainsi que s'établit un culte spécial, destiné à rendre ces puissances propices et favorables aux cités. Au lieu que les esprits des morts ont au mieux des autels dans les maisons, les dieux d'en haut ont

des temples. La consécration d'un temple consiste pour la cité des hommes à se dessaisir d'une portion de son territoire, qu'elle tient dès lors pour la propriété exclusive de la divinité. Devant la partie couverte du sanctuaire, qui figure la demeure du dieu, et la possession qu'on lui a abandonnée sur cette parcelle, on dresse un autel, d'où coulera le sang de la victime immolée, avant que sa chair ne soit brûlée, et qu'ainsi subtilisée, elle monte jusqu'à la divinité et lui serve de nourriture.

Peut-être trouvez-vous, mes frères, ces considérations tout historiques peu convenables à une conférence de carême. Il est vrai que ces pratiques ont matériellement disparu. Mais hélas, leur esprit demeure, dans des conduites que notre siècle avoue non sans quelque honte, et dont la pratique va croissant. Notre siècle, désormais, ignore généralement jusqu'à la notion même de vie éternelle. On se refuse à l'enseigner dans nos écoles autrement que comme une fable chrétienne. Une enseignante d'histoire en collège me montrait récemment un projet de programme où les dogmes du christianisme devaient être abordés au chapitre des mythologies ; où donc le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob n'était pas considéré autrement que comme les dieux des Grecs et des Romains. C'est ainsi que, sous prétexte de laïcité et de tolérance, on a borné l'horizon des hommes de ce siècle à ce qui se voit et au temps qui passe, à ce qui n'est qu'humain et matériellement humain. Voilà notre domaine : et malgré que l'astronomie étend notre connaissance vers un au-delà que l'œil ne peut voir, ni l'imagination même concevoir, et qui par là nous semble infini ; ce domaine ne laisse pas d'être borné, puisqu'on exclut qu'on remonte à l'auteur de ces merveilles, comme dit Pascal ; il est tout comparable, par ce côté, au domaine des anciens païens, que je vous ai décrit. Vous me direz peut être, suivant Descartes, que l'homme est en passe de devenir « comme maître et possesseur de la nature » et qu'il a pu désapprendre, avec les progrès de la science, à redouter les forces réputées autrefois indomptables ? Cependant, c'est là une chimère d'homme, et l'humanité n'est pas tout entière en ses savants. Aux yeux de beaucoup d'autres, la science a le prestige d'un mythe, où nous est promise, si nous nous inclinons devant la raison technicienne, une vie paisible et heureuse, dont nous saurons maîtriser tous les ressorts, et avoir raison, même en nous-mêmes, des obstacles à cette paix et à ce bonheur. Mais, pour beaucoup, que de traverses contredisent ce qu'il est de bon ton encore de publier comme une évidence ! Et s'il est une évidence, c'est l'évidence du contraire. Nous ne sommes pas les maîtres de notre destinée ; et notre empire sur le petit domaine de notre vie n'est pas si bien assuré que cela. Et comme on leur a raccourci la vue, les hommes ne voient pas d'autre royaume que celui-là, depuis le temps qu'on nous assure que le Royaume des cieux n'est qu'une invention des curés. Alors, pour le protéger, ce petit royaume, quand les hommes le

voient menacé, ils courent, non plus offrir un sacrifice au grand jour, dans les temples des dieux, ce qui avait au moins quelque beauté ; mais ils se cachent pour aller consulter devins et marabouts, qui auraient, dit-on, l'art de se concilier les obscures puissances qui ont barre sur nos vies.

Chrétiens, je vous estime assez, d'après ce titre, pour vous croire étrangers à toute cette misère, qui se répand de manière paraît-il assez considérable, signalant le mal de ce siècle. Mais de même que la vraie foi s'est répandue par l'évangélisation des pratiques païennes, le culte des idoles cédant le pas à la vénération des saints ; de même il peut se faire que le vieil homme du paganisme qui ne meurt jamais tout à fait en nous parvienne à se faire une demeure jusque dans les gestes et les conduites de notre piété chrétienne. La preuve en est que le Seigneur lui-même n'a pas dédaigné de nous avertir là contre : *Quand vous priez, dit-il, ne rabâchez pas comme font les païens : ils s'imaginent que c'est à force de paroles qu'ils se feront exaucer* [Mt 6, 7]. C'est en effet un trait du paganisme que de prêter aux paroles répétées de manière incantatoire la puissance comme d'un sortilège pour fléchir la divinité en sa faveur, de sorte que la prière remplit ici un office tout semblable à celui des sacrifices. *N'allez pas faire comme eux, poursuit le Christ : car votre Père sait bien ce qu'il vous faut, avant que vous le lui demandiez. Vous donc priez ainsi : Notre Père, qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié* [Mt 6, 8-9]. C'est là qu'il leur enseigne en effet l'oraison dominicale. Le Christ ne défend pas qu'on expose à Dieu ses besoins tout matériels ; il nous y engage au contraire : *Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour ; délivre-nous du mal* : ce qui s'entend certes du péché, mais aussi des peines qui nous accablent. Ainsi pouvons-nous jeter les yeux sur nous-mêmes, et sur ceux que nous aimons, ce que nous avons appelé notre petit domaine et royaume ; mais c'est après seulement qu'il nous a avertis de les considérer comme une province d'un royaume plus vaste, qui est le sien, et celui de son Père du ciel. Au lieu que le païen craint par-dessus pour son domaine la venue des dieux qu'il regarde comme une invasion, s'il ne parvient pas à la maîtriser par des sacrifices ; le chrétien, au contraire, dit d'abord à son Dieu : *que ton règne vienne sur la terre*, et même sur cette portion de la terre qu'est mon cœur et ma vie.

Ainsi la prière du chapelet, si répétitive qu'elle soit, ne saurait donc être une prière rabâchée, ce qui serait un comble, puisqu'elle comprend l'oraison dominicale. Mais notre âme doit avant tout s'y bercer des doux noms de Jésus et de Marie, dont l'incessant retour sur nos lèvres nous incline à chérir la présence en nous de notre Sauveur, que nous présente sa divine Mère. Ne recherchons pas son intercession auprès du Roi de gloire en faveur d'abord de ce que nous avons appelé notre domaine : ce serait vouloir restaurer la frontière que les païens

veulent tenter d'opposer à leurs dieux. Au lieu que le christianisme consiste, comme on voit par le sacrement de l'autel, dans le mystère de cette présence réelle de Dieu à l'homme, par-delà l'abîme qui s'étend entre le Souverain de l'univers et sa créature. Ne nous dérobons pas au mystère de cette présence ; conspirons-y de tout notre cœur, et rendons-nous nous-mêmes présents à celui qui a voulu, par les cérémonies du baptême, se faire l'époux de nos âmes. La crainte de Dieu, que la sagesse enseigne, et qui est un don du Saint-Esprit, est en effet toute différente de cette peur spontanée que les païens éprouvent à la pensée des puissances qui nous entourent et nous menacent. Nous avons reconnu dans celle-ci le ressort du sacrifice païen ; nous aurons lieu de distinguer dans la crainte de Dieu une part de l'esprit qui préside au sacrifice que l'Eglise de Jésus-Christ recommande à ses enfants. En effet, selon le mot de mère Thérèse de Calcuta, « A Noël, Dieu s'est fait enfant pour que personne, en le voyant, n'aie peur de lui. »

En mettant ici, mes frères, un terme à ce discours, je m'avise n'avoir qu'à peine abordé le sujet que je me proposais du sacrifice chrétien, ayant beaucoup accordé en revanche à ceux qui en contestent la pertinence, et voudraient ne connaître du mystère chrétien que la miséricorde divine qui se donne à imiter à l'homme. Je ne saurais pourtant leur laisser devant vous un entier avantage. Car s'il est vrai que les chrétiens ont part à la divinité du Seigneur, en étant *miséricordieux comme leur Père est miséricordieux*, il est vrai aussi que c'est en ayant part à son humanité, c'est-à-dire, à l'humanité de ce Jésus que l'Ecriture nous dit avoir offert à Dieu un sacrifice, par sa passion, sa mort et sa résurrection d'entre les morts. Il l'a offert, dis-je, ce sacrifice, non seulement de manière singulière, mais aussi comme Tête de tout le corps de l'Eglise dont nous sommes les membres. Comment le corps et les membres pourraient-ils demeurer étrangers à ce mystère ? Aussi bien la contemplation de ses divers aspects nous occupera-t-elle pour tout le reste de ces conférences : puissent-elles n'être pas trop indignes de votre audience, et surtout du Seigneur dont on m'a confié la charge d'annoncer l'Evangile.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.